Zeitschrift: Bulletin technique de la Suisse romande
Band: 98 (1972)
Heft: 20

Artikel: Architectes - une esquisse de la profession
Autor: Fueg, F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-71563

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Architectes — Une esquisse de la profession[1]

par F. FUEG, professeur à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne, architecte FAS SIA

L'architecture est davantage

Il serait probablement simple de décrire l'architecte tel que le fait apparaître l'histoire avant le 19e siècle : en tant que Grand Bâtisseur qui domine la technique et détient le canon de la beauté, qui élève l'architecture au rang d'art, mais qui est aussi responsable des fortifications devant son souverain.

Il est plus difficile de savoir ce qu'est l'architecture aujourd'hui ; c'est pourquoi l'image de l'architecte est imprécise. Jusqu'ici, personne n'a tenté de définir et de présenter l'architecture actuelle comme un tout. Beaucoup en revanche la ramènent à quelques éléments, de sorte qu'elle ne représente plus que l'aspect extérieur, l'apparence, l'esthétique de la construction. Et si l'esthétique n'est présentée que comme un ornement inutile et de plus coûteux, le malentendu au sujet de l'architecture est total.

Ce malentendu ne se manifeste d'ailleurs pas seulement chez les hommes d'affaires ; on persiste à l'inculquer dans un certain nombre d'écoles. La différence est qu'alors l'esthétique a valeur positive ; elle est comprise comme l'élément essentiel de l'architecture, l'architecture en tant qu'art et recherche de la beauté !

Chacun de ces partis pris prônant ou rabaissant l'un des éléments de l'architecture, comme l'esthétique, rétrécit et trouble l'image de la profession et des tâches de l'architecte.

L'architecture se préoccupe toujours de ce qui se bâtit : maisons, ponts, rues, places, villes. L'architecte planifie les bâtiments eux-mêmes, commme il planifie leur construction, même lorsqu'il agit comme homme d'affaires, constructeur ou statisticien. L'architecture s'adresse à plusieurs de nos sens : si l'on ne peut la goûter, rarement l'entendre ou la sentir, on peut toujours la palper et la voir.

Un architecte devrait donc savoir comment on construit, comment planifier l'opération, et comment les sens perçoivent l'œuvre construite.

C'est la triade classique sur laquelle reposent un grand nombre de théories traditionnelles de l'architecture, triade qui se traduit dans l'enseignement en termes de « technique de construction », « théorie de la planification » et « esthétique ». Nous savons que cela est insuffisant pour parvenir à une image complète, ou à un enseignement satisfaisant de l'architecture. Pour pouvoir reconnaître que l'architecture est davantage, il faut considérer ses éléments dans leurs ramifications plus lointaines. Par des exemples empruntés à « l'esthétique » et à la « technique de construction », je m'efforcerai de montrer comment cela peut se faire.

Pour la plupart des philosophes, l'esthétique fait appel non seulement à la sensibilité, mais encore à la morale. De nos jours, on n'en parle guère entre architectes ; au contraire, pour beaucoup d'entre eux l'esthétique est tombée en discrédit pour avoir été trop longtemps assimilée exclusivement à la beauté, celle-ci étant synonyme d'harmonie et de belles proportions. Ainsi simplifiée, l'esthétique se révèle insuffisante, et parce qu'elle est insuffisante, on la rejette. Plutôt que de dédaigner l'esthétique parce que l'évolution passée en a fait une notion simpliste et affadie, on devrait se demander ce qu'elle pourrait être *de plus* — sans pour autant revenir à « l'esthétique » des philosophes, dont les théories traduites en pratique sont de toute manière dangereuses pour le créateur. Il s'agit plutôt de mettre l'esthétique en rapport avec les besoins « normaux » de l'être humain, et l'on s'apercevrait sans doute qu'elle n'est pas un accessoire, mais une nécessité vitale au même titre que l'air que l'on respire. Jusqu'à quel point cela est vrai et quelles en sont les répercussions, l'histoire de l'art et l'histoire tout court nous le disent. Toutefois les enseignements de l'histoire se fondent pour la plupart sur des analogies qui ne sauraient satisfaire à des exigences scientifiques. C'est pourquoi on interroge les physiologistes, les psychologues, les sémiologues.

Peu à peu certains chercheurs tentent une approche scientifique du problème de l'esthétique, mais jusqu'à ce jour les réponses sont encore insuffisantes. Les sciences ne répondent qu'imparfaitement ou pas du tout aux questions que se posent les architectes sur les rapports entre l'anthropologie et l'esthétique, tout comme à bien d'autres questions auxquelles ils ne se contentent plus de répondre eux-mêmes, avec les moyens du bord, comme ils ont dû le faire jusqu'à nos jours. Comme pour l'esthétique, il s'agit en général d'interrogations sur l'influence des bâtiments, de l'environnement construit et de l'architecture sur l'individu et la société. L'architecture se fait toujours pour les êtres humains, même lorsqu'il s'agit d'écuries. Les questions posées aux sciences par les architectes procèdent de la juste hypothèse que le motif profond de l'architecture est l'homme. Par conséquent, la « technique de construction » — au contraire de « l'esthétique » — est avant tout un moyen de l'architecture, tandis que la « théorie de la planification » est exclusivement un tel moyen.

On parle toujours d'architecture en rapport avec des constructions. La construction proprement dite n'est pourtant qu'une forme matérialisée, qu'*un* élément de l'architecture parmi d'autres : la raison d'entreprendre cette construction, la façon de la réaliser, son but, l'époque et les circonstances de son édification : au-delà de la forme matérialisée, tous ces facteurs appartiennent également à cette construction. Mais même la partie matérielle d'une construction est toujours plus que cela en architecture : c'est ainsi que la technique, parce qu'elle a été inventée et développée par les hommes et qu'elle est donc liée à son époque, vise toujours plus loin que le phénomène matériel. Même le souci d'économie n'est pas qu'une question matérielle, mais bien plus que cela — et c'est dans la mesure où il est plus que cela qu'il entre en rapport avec l'architecture.

L'architecture est un tout

Si l'on veut ordonner les éléments de l'architecture, on est tenté de leur attribuer un rang hiérarchique. Or en architecture, il n'y a pas d'éléments principaux, secondaires ou négligeables, car chacun d'entre eux fait partie d'un

[1] La version en langue allemande de cet article a paru dans la *Schweizerische Bauzeitung* N° 2 du 13 janvier 1972.

tout. Chaque élément est le plus important dès qu'il fait l'objet d'une étude particulière et tant que dure cette étude, et dans cette mesure-là seulement, qu'il s'agisse d'économie, de statique, d'esthétique ou du plan d'une cuisine. L'importance de chaque élément ne peut être perçue que par rapport à ce tout, car l'architecture, pareille à un organisme hautement développé, est un ensemble dont les éléments ne peuvent être compris que comme partie constituante du tout. Contrairement à l'organisme vivant, en revanche, l'architecture relie entre eux des éléments d'une nature et d'une multiplicité telles qu'aucun autre phénomène n'en présente : elle n'est pas un organisme au sens où on l'entend en biologie, mais une création par des moyens techniques qui influence les organismes humains et sociaux et doit être influencée par eux.

Si l'architecture était enseignée comme un tout, elle devrait englober toutes les disciplines connues aujourd'hui et plusieurs branches annexes, dont, entre autres, la géométrie, la physiologie, la physique, la chimie, la technique du bâtiment, la construction, le droit, l'économie, la politique, la sociologie, la psychologie, l'écologie, la méthodologie. Cependant la durée des études de quatre à six ans ne permettrait que d'en donner une vue superficielle. Dans bien des domaines, par ailleurs, nous ne sommes absolument pas en mesure d'avancer des thèses sûres, parce que personne ne sait rien de précis, par exemple sur la question que de nombreux architectes considèrent aujourd'hui comme la plus importante : celle de l'influence de l'architecture sur les êtres humains et leur comportement. On ne sait pas grand-chose là-dessus, bien que chacun reconnaisse que les nouvelles manières de construire, et l'accroissement constant de la construction des villes ainsi que l'évolution rapide de l'habitat ont une grande influence sur la vie en général et la vie sociale en particulier. Ces questions relèvent avant tout de l'écologie. Or peu nombreux sont les écologues et trop rares les physiologistes qui se préoccupent de l'environnement construit ; plus rares encore sont ceux qui veulent bien considérer l'architecture comme un tout et orienter leur recherche en fonction de ce tout.

Dilemme

On peut donc dire que dans l'état actuel de la conscience, on doit apprendre l'architecture sans avoir une connaissance suffisante de tous ses éléments, ce qui est pénible (encore que souvent le sentiment d'une insuffisance soit une incitation à pousser plus loin). Entre-temps la vie continue, les gens ont besoin de nouvelles maisons, de voies de circulation, d'ouvrages d'édilité. L'architecte continue de vivre dans un dilemne : d'une part il doit prendre de nombreuses décisions qu'il ne se sait plus habilité à prendre — et dont on lui conteste la compétence également de l'extérieur — mais, d'autre part, il ne peut s'en remettre à quelqu'un de plus qualifié que lui.

Le dilemme est une caractéristique du métier d'architecte et aucun moyen ne permet jamais d'en éliminer tout à fait les causes. Quiconque souhaite travailler dans des conditions moins indéfinies et indéfinissables ne doit pas devenir architecte. S'il choisit tout de même cette voie, ses scrupules ébranleront sa santé ou alors il ne se préoccupera que de faire de l'argent. Le dilemme est une condition du métier d'architecte dont aucune méthode de travail, aucune association professionnelle ni aucune révolte ne viendront à bout ; en fin de compte, chacun l'affronte seul et à sa manière.

Aussi longtemps que l'architecte était le Grand Bâtisseur, ce dilemme pouvait ne pas se poser. L'architecte connaissait le maître de l'ouvrage, et les exigences de celui-ci en matière d'architecture étaient bien précises. L'architecte bâtissait selon un canon de formes déterminé par son époque ou par sa personnalité propre ; il préservait l'image d'une société dont les formes établies n'évoluaient pas ou peu ; et il avait sa conception du monde dont il pouvait croire qu'elle coïncidait avec celle de la société, tout au moins de la société pour laquelle il bâtissait.

Aujourd'hui, le maître de l'ouvrage est le plus souvent anonyme, un homme d'affaires le représente. Quant aux utilisateurs, on ne les connaît pas au moment de planifier et dans la plupart des cas on ne les connaîtra jamais. Il n'y a pas de canon formel ni d'image de la société qui s'imposent.

C'est pourquoi de nombreux architectes souhaitent, en lieu et place d'une idéologie, des bases scientifiques éprouvées. Beaucoup d'entre eux sont effrayés non par la multiplicité des styles, des idéologies et des formes de la société, mais par la rapidité de l'évolution ; ils cherchent des réponses à bien des questions qui n'en comportent pas encore ou n'en comporteront jamais. Dans ce cas-là, les architectes sont amenés à développer avant tout les méthodes de planification et de construction qui correspondent le mieux à l'indétermination et à la mobilité. C'est l'une des possibilités.

L'autre possibilité dont il est question aujourd'hui serait l'alignement de l'idéologie, de la société, de la politique et de la conception de l'homme sous un même dénominateur — un souhait irréalisable même si l'on tentait d'imposer cet alignement par un régime politique dictatorial ! Mais qu'il serait rassurant de suivre des règles coercitives, d'appliquer des recettes simples et d'avoir la paix !

Règles et jeu

Etant donné que les problèmes ne se résolvent pas par des décrets et que l'architecture est une discipline où les questions n'appellent jamais de réponses simples, mais où chaque question soulève bien plutôt plusieurs réponses possibles, on devrait commencer par apprendre à mieux se servir des éléments d'architecture connus. Le mot-clé qui s'impose est celui de « méthodologie » et parmi les différentes méthodes de travail celle de l'« heuristique » ou, pour être plus explicite, l'« art de trouver » ou « l'art de questionner et de répondre ». Questions et réponses forment un jeu. Qui veut s'initier à l'architecture commencera par apprendre les règles de ce jeu créateur ; car c'est une condition du métier d'architecte que de pouvoir jouer de manière disciplinée, selon des règles précises. Celui qui fait de l'architecture avec des principes, sans jamais être capable de les transgresser, de les oublier ou de les déjouer, ne crée pas d'architecture véritable. Cette remarque peut paraître inconséquente, car il y a de nombreux domaines dans l'architecture qui reposent sur des bases scientifiques, doivent se plier à des lois naturelles ou juridiques ou remplir des conditions inaltérables et obligatoires tant en ce qui concerne les plans que l'économie. Cependant la contradiction entre le jeu et la rigueur n'est qu'apparente, car le jeu discipliné n'est possible qu'en présence de connaissances vastes et précises, mais non pas quand l'architecte ne sait rien ou trop peu. Il ne peut alors que s'adonnes à de vagues spéculations, avec lesquelles un tel jeu n'est par possible, faute de règles précises.

Le sens du jeu apparaît plus clairement si l'on considère un élément de l'architecture dont on peut supposer qu'on

le connaît très bien : la technique de construction. On connaît si bien la technique de construction que certains pensent même qu'on en connaît presque tout, qu'on n'a pour ainsi dire plus rien à apprendre là-dessus, qu'elle est un domaine où des spécialistes qui n'ont rien à voir avec l'architecture « proprement dite » sont capables de trancher, un domaine absolument rationnel. Quiconque applique la technique de construction non seulement pour bâtir des maisons, mais s'en sert également pour faire de l'architecture en tenant compte des autres éléments, sait que ces affirmations sont inexactes. Tout d'abord, la technique ne présente pas qu'un aspect rationnel, mais aussi un aspect irrationnel. Ce dernier toutefois ne se laisse percevoir que lorsque les moyens techniques sont maîtrisés à tel point qu'on peut en jouer. Si l'on domine ce jeu, l'on découvrira ensuite que les moyens techniques permettent de trouver les réponses à maintes questions et les solutions de maints problèmes dont l'objet n'est pas du ressort de la technique. C'est ainsi que les exigences pédagogiques de l'«école globale», qui demande des constructions variables, ne pourraient pas être satisfaites sans les possibilités techniques et économiques d'aujourd'hui. Seule la maîtrise de la technique permet d'évincer cette technique du premier plan de l'architecture sans pour autant la nier, la masquer ni la dénigrer. La connaissance seule ne suffit pas à une telle maîtrise ; il y faut encore des tentatives et de longs développements, qui, décantés, forment l'expérience.

Us et abus des questions

Ce qui vaut pour la technique de construction vaut aussi pour tous les autres éléments de l'architecture — de même que pour l'économie, les méthodes de planification et le processus de décision. Cela vaudrait donc pour tous les domaines humains.

Tant qu'une société a pu s'identifier avec une, avec « son » architecture, l'interaction de l'architecture, de l'homme et de la société n'a, semble-t-il, pas été remise en question. Après 1920, lorsque l'homme fut présenté comme la « mesure de toutes choses » en architecture, ce slogan fut compris comme l'idée que l'architecture n'est pas un but en soi, mais un service. De prime abord, cependant, la plupart des architectes bornèrent cet « étalon humain » à des valeurs mesurables : largeur des portes, hauteur des sièges, etc. Les vraies difficultés commencent avec des problèmes plus complexes, comme de déterminer la valeur du logement, ou de savoir ce qui rend un quartier, une maison ou une pièce agréables, où les mots « valeur » ou « agréable » ou « bien-être » éveillent des échos de nature physique, psychique, sociale et économique. Il est vrai que les architectes ont posé des questions analogues au XVIIIe siècle déjà ; on y répondit par le mot « comodità » et chacun semblait savoir ce que signifiait ce mot: l'union de l'utile et de l'agréable. De nos jours, une telle universalité de vues ne s'établit pas sans peine ; même les questions simples et évidentes — comme celle du bien-être — ne trouvent plus de réponse simple. Prenons pour exemple l'insuffisance de l'isolation phonique dans les appartements, alors qu'une protection suffisante assure un bien-être corporel et psychique élevé, que les mesures techniques sont connues et les coûts peu importants. De toute évidence, l'interaction des facteurs relevant de la physique pure, de la physique de la construction, de la physiologie et de la psychologie ne sont pas encore assez connus.

Certaines des questions que l'on se pose ont toutefois été poussées jusqu'à l'absurde. Ainsi l'on ne se contente plus de vouloir connaître le rapport entre la proportion d'une pièce et le sentiment du confort, mais l'on veut encore chercher des rapports entre la dimension des pièces et la lutte des classes.

Science

Même certaines questions fondées n'ont cependant suscité jusqu'à ce jour que des réponses vagues et approximatives. C'est des sciences que l'on attend un grand nombre de réponses. Or il est difficile de faire des recherches scientifiques sur des rapports complexes relevant de l'architecture du fait que ces études, en règle générale, ne peuvent être réalisées en laboratoire, mais seulement dans des maisons et des quartiers habités ; le plus souvent, l'enchaînement des expériences ne peut être modifié et les diverses tentatives faites ne présentent pas de base de comparaison. Dans bien des cas, ce ne sont pas seulement les bases scientifiques qui manquent, mais les méthodes appropriées et surtout les chercheurs : médecins, psychologues, biologistes, spécialistes de la construction. Ils manquent tout d'abord parce que peu d'hommes de science étrangers au domaine de la construction se penchent sur les problèmes de l'influence de l'environnement construit sur l'individu et la société, et inversément parce que les spécialistes de la construction sont rarement formés pour la recherche scientifique. Il faudrait non seulement intéresser et diriger la nouvelle génération de scientifiques vers ces problèmes, mais il faudrait aussi apprendre à tous les architectes, même à ceux qui n'appliquent pas des méthodes de travail scientifiques, quelles sont les questions qui échappent à l'analyse scientifique et comment une question doit être posée si l'on espère obtenir une réponse scientifique.

En tout état de cause, nous sommes encore bien loin d'avoir autant de connaissances précises sur des rapports simples du domaine humain que nous n'en avons sur le plan de la technique et de la méthodologie et c'est pourquoi les architectes devront encore se rabattre sur leurs propres observations, leurs hypothèses et leurs expériences. On n'en saura vraisemblablement jamais autant sur les rapports de l'homme et de l'habitat que sur la plupart des autres éléments de l'architecture de sorte que même les plus optimistes doivent admettre qu'à tout jamais une partie seulement de l'architecture reposera sur des bases scientifiques, tandis qu'une autre partie se dérobera toujours à l'analyse scientifique. C'est pourquoi l'architecture considérée comme un tout ne pourra jamais, même dans un lointain avenir, devenir une discipline exclusivement scientifique.

Du fait que certains domaines de l'architecture n'étaient jusqu'à présent pas reconnus comme des sciences, les étudiants en architecture ont été tenus à l'écart de la science et des méthodes de travail scientifiques. C'est pourquoi les chercheurs de formation scientifique sont rares parmi les architectes. Quand les architectes seront plus nombreux à savoir ce qu'est la science et à quelles règles doit obéir un travail scientifique, alors et alors seulement il sera possible de déterminer dans quelle mesure la science peut s'appliquer à l'architecture et où sont ses limites.

Beaucoup d'architectes se signalent par leur incapacité à établir des distinctions précises. Nombre de fausses analogies ont servi de base à des théories de l'architecture, nombre d'architectes jouent au philosophe ou au sociologue. Si quelqu'un érige une théorie pour son usage personnel, nul ne peut le lui reprocher ; mais s'il attend une reconnaissance officielle du bien-fondé de sa théorie ou s'il tente d'appliquer à l'architecture des théories scien-

tifiques étrangères à cette discipline sans une adaptation appropriée, il sème la confusion et s'écarte du bon chemin.

La liste des chemins perdus où s'est fourvoyée l'architecture nouvelle est longue ; elle témoigne non seulement du manque d'un mode de pensée, de différenciation et d'observation rigoureux, mais elle illustre les nombreuses autres difficultés où s'embourbent les architectes en un siècle où l'on voudrait tout soumettre à l'éclairage des sciences. Trop souvent, l'on en attend des miracles, on croit pouvoir faire une architecture meilleure avec des théories scientifiques. Or la science ne peut fournir à l'architecture que de meilleures bases d'appréciation et de contrôle des résultats, rien de plus. Rien de plus, mais c'est déjà beaucoup, soulignons-le, car cette amélioration des bases d'appréciation et des instances de contrôle constitue l'apport essentiel de la science à l'architecture.

Il appartient aux architectes, à leurs associations et aux écoles d'architecture d'inciter les hommes de science à orienter leurs recherches vers les problèmes de l'environnement construit, qui leur offriront des tâches d'une diversité infinie et d'un intérêt stimulant. Certes il est captivant pour un biologiste d'étudier le mécanisme de la vue chez la petite mouche drosophile, mais il serait tout aussi passionnant et combien plus important de se pencher sur les problèmes de l'habitat. Toutefois cette activité ne saurait aller sans des modifications considérables de l'image de la profession du biologiste : il devrait faire son travail non plus seulement comme un biologiste, mais un peu aussi comme un architecte ; il devrait en savoir assez sur l'architecture pour que son travail puisse porter sur l'architecture prise dans son ensemble. C'est là qu'échouent de nombreux chercheurs étrangers au domaine de la construction : quand un physiologiste veut déterminer quel est le volume d'air physiologiquement « juste » d'une salle d'école sans avoir des connaissances suffisantes des dispositions possibles sur plans ni des dispositifs d'aération naturels ou artificiels, il arrivera sûrement à un résultat peu satisfaisant ou erroné.

Comme d'autre part les architectes ne sont pas ou peu formés aux méthodes scientifiques, ils ne sont pas d'un grand secours pour les chercheurs appartenant à d'autres disciplines ; c'est pourquoi ceux-ci préfèrent souvent renoncer à une collaboration avec les architectes. L'insuffisance de la recherche en matière d'architecture est donc un cercle vicieux.

L'architecture en tant que discipline

De toutes les disciplines enseignées dans les écoles polytechniques, l'architecture est à ce jour la seule à ne pas reposer sur des bases scientifiques, ce qui la place dans une position singulière aussi désagréable pour les architectes que pour les spécialistes des autres domaines. L'architecte est un homme qui n'est un spécialiste compétent dans aucune branche particulière de la science ou de la technique et n'appartient à aucune corporation, qu'il s'agisse de physiologie des couleurs, d'acoustique, de droit de la construction, d'hygiène, d'économie, de la fabrication de cuisines ou de la briqueterie et de la sociologie. Il n'est spécialiste en rien et si l'on voulait découper le monde en différents domaines spécialisés et caser les gens dans l'un ou l'autre de ces domaines en fonction de leurs connaissances et de leurs capacités, on ne trouverait pas la « vraie » place de l'architecte.

L'architecture est la seule discipline universitaire où la formation soit rarement poussée dans une branche en particulier, mais s'étende le plus souvent sur une quantité de branches. Aux yeux des autres sciences, ce foisonnement peut paraître hétérogène. Il n'en a pas toujours été ainsi. Les écoles des Beaux-Arts du siècle dernier enseignaient quel devait être l'aspect extérieur d'un bâtiment, comment colorer des plans de façades, ce qu'étaient les styles en architecture ; elles enseignaient des matières « convenables ». On ne cherchait pas à éveiller la compréhension pour les autres ; l'architecte disposait et tranchait et les autres n'avaient qu'à s'en accommoder. Il était rare qu'une collaboration s'établisse avec cet autre spécialiste de la planification qu'est l'ingénieur civil. Entre-temps, d'autres spécialistes sont apparus, l'ingénieur en climatisation, en chauffage, en électricité, en installations sanitaires et en acoustique, le sociologue etc. Plus leur nombre croît et plus l'importance de chacun d'entre eux diminue, plus le domaine de chacun se rétrécit et plus la nécessité de la coopération s'impose. Non seulement l'architecte, mais aussi l'ingénieur civil en font aujourd'hui l'expérience. Chacun a le devoir d'être suffisamment familiarisé avec le métier de l'autre pour pouvoir coordonner avec compétence les différents stades de la planification et de la construction, mais il doit aussi bien connaître le mode de pensée et de représentation visuelle de l'autre. Ici aussi — au sein du groupe de planification — ressort la caractéristique de l'architecte : il est le seul avec l'homme politique qui n'apporte généralement pas de connaissances approfondies dans un domaine spécialisé. Mais il peut apporter quelque chose qui s'était perdu dans les disciplines scientifiques et techniques au profit de la spécialisation et que des savants parmi les plus illustres cherchent à retrouver : le sens et le travail pour une totalité. Quand on dit que l'architecture est la seule faculté des hautes écoles où les connaissances soient inculquées en largeur plutôt qu'en profondeur, il faut ajouter qu'elle est aussi la seule où l'intérêt porte toujours sur un ensemble dans une mesure incomparablement large.

Cette étendue ne doit cependant pas exclure la profondeur ni la spécialisation ; cette dernière ne cessera de progresser parmi les architectes aussi. En tant que spécialistes, ils resteront des architectes pour autant que, dans leur propre domaine particulier, ils ne perdent pas de vue l'ensemble, qu'ils fonctionnent comme hommes d'affaires, administrateurs, constructeurs, économistes, statisticiens, chercheurs ou documentalistes. Ils ne renonceront à leur métier d'architectes que s'ils oublient qu'au-delà de leur secteur spécialisé, l'architecture demeure un tout qui s'étend sur de nombreux niveaux.

De nombreuses spécialisations exigent une formation scientifique. Il y a pourtant de nombreuses raisons pour que l'architecture dans son ensemble ne puisse être considérée comme une science. Tout d'abord, c'est la pénétration scientifique qui manque à des secteurs entiers de l'architecture. Ensuite la science a jusqu'à présent concentré son activité sur un seul niveau et n'a guère développé de méthodes permettant de grouper différents niveaux pour en faire un secteur de recherches commun, comme le secteur technologique d'une part et celui des sciences humaines de l'autre. Il lui manque également la faculté de penser et d'agir sur le plan horizontal et pluridisciplinaire, au contraire de son mode de perception vertical, divisé en secteurs et tendant à la spécialisation. Mais même si la science pouvait acquérir tout cela, le processus architectural se déroulerait encore en dehors du domaine scientifique. En effet, l'architecture suppose une vision d'ensemble qui, par-delà toutes les analyses et toutes les synthèses, ne produit jamais un système exempt de contradictions, car plusieurs secteurs se contredisent mutuellement, des processus de décision sur le plan politique ou idéologique sont

toujours possibles et nécessaires et enfin l'architecte a non seulement la possibilité, mais l'obligation de faire librement certains choix même dans le domaine technique et économique.

Liberté et contrainte

Cette liberté forcée n'est qu'une des nombreuses caractéristiques du travail de l'architecte, une caractéristique qui peut aussi s'appliquer dans d'autres circonstances aux hommes de science et aux artistes. L'architecte n'est pas seulement libre au début d'un travail dans le choix des matériaux, des méthodes de construction et de planification : cette liberté se limite au fur et à mesure que les travaux avancent ; des conclusions s'imposent à lui, qui ouvrent la porte non pas à une, mais à plusieurs interprétations, de sorte que les décisions à prendre ne découlent pas toujours de rapports logiques. Cette expérience induit plus d'un architecte à penser — à tort — que ses décisions sont prises très librement puisqu'elles échappent le plus souvent à un raisonnement logique. Il est tout-à-fait possible de faire de l'architecture en dehors de certains enchaînements fournis par la logique. Quant à moi, je cherche à prendre en considération aussi bien les rapports logiques que les éléments qui ne le sont pas et à reconnaître comme libre toute décision qui est obligatoirement libre, tout en m'efforçant de choisir et d'ordonner de manière que les conclusions échappant à la logique ne contredisent pas les conclusions logiques.

Un tel effort ressemble à un jeu avec les connaissances et l'expérience que l'on a des éléments de l'architecture, un jeu discipliné entre la liberté et la contrainte.

Travail d'équipe et rôle du chef

Font aussi partie du jeu l'accord avec les partenaires et avec les règles de leur branche, avec les règles du travail d'équipe et les principes régissant le pouvoir de décision au sein de l'équipe. Le résultat d'un travail de groupe n'est pas meilleur si l'on se borne à rassembler davantage de connaissances et d'expériences. Ce n'est que par le jeu créateur qui engage les connaissances et le pouvoir de décision que peut naître quelque chose qui va au-delà des possibilités de l'individu isolé. La volonté de coopérer ne suffit pas pour cela, il faut encore reconnaître l'autorité d'un chef. Si besoin est, les membres du groupe peuvent n'être que de bons connaisseurs de leur branche ; mais le chef, lui, doit encore avoir la faculté de traduire ses décisions en impulsions, et de faire une synthèse de tous les problèmes sans déformer l'apport des différents partenaires. Les architectes qui en sont capables resteront des chefs, de « ceux qui vont de l'avant » conformément à l'étymologie grecque du mot architecte. Quant à ceux qui n'en ont ni la formation, ni les capacités, ils devront céder le gouvernail aux chefs qui, tout en reconnaissant l'importance des connaissances de base, sont passés maîtres dans l'art de prendre des décisions.

Méthodes de travail et langue en tant qu'« outils » de l'architecte

On peut apprendre des chefs d'entreprise comment poser un problème et le résoudre par le plus court chemin. Ils maîtrisent les méthodes permettant un travail efficace : le « management » scientifique et la praxéologie. La théorie et les exemples pratiques de la manière de traiter la science et de parvenir à la connaissance nous viennent avant tout des sciences naturelles. La théorie de la connaissance porte entre autres sur la théorie de la décision et de l'action. L'heuristique est une discipline de la psychologie expérimentale dont les principes se fondent sur l'étude de la créativité scientifique et artistique.

Ces théories, de même que la théorie du système fréquemment évoquée, mais rarement appliquée en fait par les architectes, sont en général des doctrines simples à comprendre et créées pour la pratique. La vraie difficulté consiste à rendre ces théories générales applicables aux tâches particulières de l'architecture. A côté d'éléments nouveaux, elles contiennent bien des choses connues, systématisées et redéfinies dans un vocabulaire précis.

Je crois que les architectes n'ont jamais vraiment appris à se servir intelligemment et systématiquement des outils les plus simples : l'observation, la réflexion, les langues, le dessin.

Nous avons déjà parlé des fausses analogies résultant d'une observation et d'une pensée peu rigoureuses. Nous en trouvons le reflet dans la langue des architectes. De par son évolution historique déjà, la langue des architectes présente des difficultés considérables ; en effet, il n'existe pas un idiome propre à l'architecte comme c'est le cas des différents ingénieurs ou des médecins. La langue des architectes est plutôt un mélange de divers jargons de métier et de langage familier. La langue des corps de métier traditionnels avec ses expressions imagées, celle des nouvelles branches de la construction, celle des ingénieurs, celles de l'homme politique, de l'économiste, du planificateur et plus récemment celle du sociologue et du politologue subissent dans la bouche des architectes un brassage singulier qui n'est autre que la conséquence de la multiplicité des domaines scientifiques, techniques et humains qui recouvrent l'architecture. Si donc les mots « organique » ou « structure » empruntés à la biologie ou le mot « cristallin » emprunté à la pétrographie sont adoptés dans une acception inexacte ou incomplète, on imagine sans peine que la langue rend la compréhension non seulement plus difficile, mais même impossible et ne peut que mener à des échecs.

L'utilisation précise de la langue, même du langage familier, dans le travail en équipe et dans la discussion, est indispensable si l'on veut s'entendre même sur des sujets simples. Un style ampoulé ne visant qu'à jeter de la poudre aux yeux et à recouvrir les notions les plus simples de tournures compliquées et d'oripeaux à la mode interdit toute description exacte des choses et par là toute compréhension.

Se faire comprendre exactement de son interlocuteur, particulièrement dans la discussion, est un devoir qui procède du respect du partenaire et de la chose discutée. Pour les mêmes motifs, il est nécessaire que les partenaires s'en tiennent strictement à l'objet de leur discussion. Les interlocuteurs qui se permettent des digressions sont le plus souvent ceux qui se sentent incompétents ou qui cherchent à endoctriner le partenaire.

Il est particulièrement indispensable d'user du langage avec prudence et exactitude lorsqu'un problème est traité selon une démarche parallèle à celle de la dialectique. Nous entendons ici par dialectique la méthode qui s'efforce de soumettre des hypothèses à un examen serré pour en faire ressortir les contradictions possibles et les démontrer (cf. la « philosophie ouverte » du mathématicien et philosophe suisse Ferdinand Gonseth). La dialectique ainsi comprise pose en principe qu'aucune solution définitive ne soit recherchée. Elle constitue l'un des moyens dont peuvent se servir les architectes face au dilemme permanent dans lequel ils doivent vivre.

Un autre outil intellectuel traditionnel concerne la façon dont on se pose des questions à soi-même et dont on les pose aux autres, la façon d'y répondre, de questionner ou de ne pas questionner, de donner ou de ne pas donner de réponse, de les enregistrer sur le plan conscient ou de les laisser sombrer dans l'inconscient, de les prolonger, de les surestimer, de les abréger, de les refouler, de les nier. Il ne s'agit plus ici de langue au sens habituel du terme, mais d'une « langue » qui, outre l'intelligence et le sens de l'observation, fait appel à tous les organes de la perception et à notre personne psychique et morale.

Il faudrait encore parler des langages formalisés, du langage des chiffres, des formules et des symboles. Je me limiterai à une seule forme d'expression qui est encore mal comprise en tant que langage formalisé : le dessin.

L'architecte a la possibilité de représenter par le dessin des rapports géométriques, spatiaux et autres. Chaque trait de ce dessin est un symbole qui correspond à une réalité. A travers les dessins et les plans, les problèmes de l'architecture apparaissent à un niveau qui se distingue de celui de la langue parlée et écrite ou du langage des chiffres et des formules. Renoncer au dessin serait renoncer à l'un des moyens d'expression élémentaires de l'architecte. Le dessin de l'architecte est un langage formalisé qui obéit à des règles précises. Le dessin, le plan, le projet ne sont pas seulement un produit final, mais aussi un outil de travail pratiquement à chaque stade de la création architecturale. Le plan donne l'occasion de rassembler des problèmes et de les ordonner au niveau du dessin ; c'est pourquoi il n'est pas que l'aboutissement d'un travail théorique, mais il peut illustrer une théorie dans d'autres relations. Presque chaque plan pose de nouveaux problèmes théoriques et permet à l'architecte de découvrir et de résoudre des contradictions inhérentes à une théorie orale ou écrite et de reproduire une partie de la réalité étudiée théoriquement sur un plan nouveau, différent. Le plan permet de vérifier la théorie parlée et écrite et de la mettre à l'épreuve dans d'autres relations.

On peut créer sur plans des situations critiques qui, soumises à un procédé d'appréciation méthodique, conduisent à de nouvelles connaissances théoriques. En lieu et place d'un travail visant en droite ligne à l'élaboration d'un projet d'architecture terminé, on voit apparaître l'élaboration de variantes, de séries de plusieurs possibilités qui sont évaluées selon les règles des modèles de l'évaluation. De nombreux architectes craignent que des procédés de travail et d'évaluation formalisés ne restreignent la créativité. C'est le contraire qui se produit. Ces procédés ne peuvent qu'élargir non seulement le jugement et les connaissances, mais encore le champ de la conscience.

Or le niveau de la conscience est déterminant pour une compréhension supérieure du savoir, des connaissances professionnelles, de l'expérience, de l'imagination. Réciproquement, le savoir, l'expérience et les outils que l'on possède influencent et modifient le niveau de la conscience, et partant la conscience elle-même et les intentions sur le plan social et politique, donc l'image même de l'architecte.

L'architecte et la société

J'ai peu de sympathie pour la question, fréquemment soulevée par des architectes, de la « position de l'architecte dans la société ». La « société » ne se soucie guère de la place occupée par l'architecte dans son sein. Elle attend un « rendement », en particulier sur des points que de nombreux architectes considèrent comme mineurs, à savoir le respect des devis et des délais. Ici se manifeste très clairement le caractère d'ensemble de l'architecture : elle ne sera possible à l'avenir que si les architectes maîtrisent tout à fait ces questions matérielles, s'ils veulent continuer de réaliser une architecture qui aille au-delà de la satisfaction des exigences matérielles.

A côté du rendement, la société attend une certaine personnalité. La question de savoir quel rendement et quel genre de personnalité la société préfère, demeure ouverte. Les opinions varient. Celui qui tient l'architecture pour superflue n'a pas besoin de l'architecte. Les possibilités de l'architecture ne dépendent pas seulement des capacités de l'architecte, mais encore et toujours des dispositions et du bon vouloir de la société envers l'architecture. Toutes les sociétés n'ont pas la même attitude à cet égard. Il existe des régions géographiques et des moments historiques correspondant à « un no man's land » sur le plan architectural, soit que les architectes qualifiés manquent, soit que la société se montre indifférente à l'égard de l'architecture ou qu'elle soit accablée par des événements historiques. C'est ainsi que l'Autriche demeura un « no man's land » architectural longtemps après la seconde guerre mondiale et que seules quelques rares réalisations remarquables la sauvèrent de l'oubli dans ce domaine. En Suisse nous trouvons à peu près la même situation dans le canton de Neuchâtel, par exemple, alors qu'à Genève on relève depuis plusieurs années une vitalité, une diversité et une qualité extraordinaires en architecture. L'Angleterre, qui ne s'était pas particulièrement signalée à l'attention dans les débuts de l'architecture moderne, connaît depuis l'émancipation de ses colonies une révolution créatrice qui ne se limite d'ailleurs pas au domaine de l'architecture.

L'action réciproque de la personnalité de l'architecte et de la société n'est pas facile à définir, mais il est clair que la personnalité aura toujours un certain effet, une certaine influence et plus il y aura de fortes personnalités dans une même région au même moment, plus cette influence sera marquée.

La position de l'architecte *face à* la société est une tout autre affaire. C'est l'un des devoirs de l'architecture de procurer à la société l'environnement construit qui la sert le mieux. J'utilise cette expression encore que la question de savoir ce qui la sert « le mieux » reste ouverte, parce que personne ne sait de manière universellement valable quel est ce « mieux ». L'architecte comprend sa tâche comme un engagement vis-à-vis du grand public, car les œuvres architectoniques sont presque exclusivement des édifices qui sont perçus par le public, qui le modifient et l'influencent. On pourrait en conclure que l'architecte doit s'identifier à la société qu'il sert.

La notion de société dans son ensemble, de société humaine, est quelque chose de très abstrait et de difficilement concevable. Les slogans du genre « Si tous les gars du monde... », s'ils sont exaltants, ne fournissent aucune base concrète au travail de l'architecte. On se trouve plutôt en présence de différentes communautés et de milieux sociaux qui se répartissent en fonction du groupe d'âge ou des couches professionnelles, intellectuelles, économiques, politiques ou autres.

Il est certainement vrai que l'architecte a des devoirs face à la société et aux diverses communautés qui la composent. Outre l'obligation liée à la profession d'agir et de travailler dans le sens d'un service au public, chaque architecte éprouve le besoin d'appartenir à de telles communautés, de s'identifier à elles pour des motifs idéaux ou d'y adhérer pour des raisons d'ordre matériel. Seules cette identification et cette adhésion permettront à l'architecte d'exercer une influence.

Les architectes qui revendiquent le privilège de planifier pour une société future et de modifier la société actuelle ont besoin d'exercer ce genre d'influence. Presque tous les architectes importants des cent dernières années ont émis cette prétention de manière plus ou moins claire et se sont efforcés de la traduire dans les faits par divers moyens. Les uns s'engageaient politiquement, certains même, comme Semper, descendaient dans la rue avec les révolutionnaires. Bien des idées de la jeune génération ne sont donc pas nouvelles. Il y a probablement des revendications urgentes que seules de bruyantes protestations pourront faire pénétrer dans la conscience du public ; ces prétentions et d'autres encore exigent une action politique pour être confirmées par la voie légale.

Des mesures juridiques ont influencé de manière déterminante l'architecture des cent dernières années : c'est ainsi que les aspects négatifs des constructions à but spéculatif de la fin du siècle dernier ont amené la construction non contiguë sanctionnée par la loi ; ou que les privilèges traditionnels en matière de construction routière ont eu pour conséquence une mainmise encore sensible, mais qui n'est plus compréhensible aujourd'hui, des ingénieurs responsables de la planification des routes sur l'élaboration des plans de quartier. Si l'on veut obtenir des modifications de la loi, il faut donc que l'architecte s'allie a l'homme politique.

S'il va de soi que l'architecte s'engage au niveau des questions sociales, il est douteux en revanche qu'il s'identifie totalement à un groupe social. Toute société présente des signes distinctifs qui la caractérisent et la différencient d'autres groupes. Ces signes sont liés à des idées et à des modes de pensée, et quiconque appartient au groupe, mais en remet en question les signes distinctifs, les idées ou les modes de pensée, devient suspect aux yeux du groupe. Pour ne pas devenir suspect au sein du groupe et pour y maintenir sa position, il vaut mieux ne pas remettre en question ce qui constitue le groupe, sa manière d'agir et de penser. A l'intérieur d'un groupe social, chacun est tenté d'adopter une attitude exempte de critique envers le comportement du groupe. Mais pour parvenir à une nouvelle compréhension des choses, à des idées peut-être meilleures, il faut une attitude critique. L'évolution de nombreux phénomènes qui se répercutent sur l'architecture, donc sur l'environnement construit, exige des architectes une telle attitude critique qui doit cependant pouvoir être remise en question par des rapports étroits avec chaque groupe social.

Les architectes seront condamnés à l'échec s'ils pensent que la société peut être produite, façonnée. La société est un phénomène qui se vit et c'est bien l'une des erreurs fondamentales de la pensée politique de notre temps que de comparer la vie sociale à une chose qui peut être produite. Par opposition à la raison créatrice à laquelle nous devons les produits de la technique, la raison agissante ne reconnaît que des parcelles des éléments et des conditions de la vie sociale. Les éléments constitutifs des rapports humains, comme les processus d'éducation ou les automatismes du mariage, ne peuvent pas être faits par l'homme. L'homme n'est pas capable de discerner les faits sociaux avec la certitude qui lui semble naturelle dans le domaine de la technique.[1]

Bien que nous espérions que la société et l'individu deviennent un jour plus accessibles à l'analyse scientifique au lieu d'y être toujours plus fermés par la technologie, certains des problèmes essentiels de la société demeurent — et pas seulement pour l'architecte — comparables à la « carotte de l'âne ».

[1] WILHELM HENNIS, « Ende der Politik ? » *Merkur* Nr. 278, 1971, et I. EIBL-EIBESFELDT, *Liebe und Hass, Zur Naturgeschichte elementarer Verhaltensweisen*, Munich 1970.

La « carotte de l'âne »

Il y a des quantités de ces « carottes ». Seule la conviction que nous sommes capables de tout « fabriquer » nous empêche de les « sentir » et de les voir.

Pourquoi les hommes sont-ils des inventeurs ? Pourquoi vont-ils sur la Lune ? Pourquoi fabriquent-ils des ordinateurs ? Pourquoi nombre d'entre eux croient-ils que l'avenir de la construction est dans l'industrialisation ? Pourquoi les architectes pensent-ils que la science continue à les aider ? Pourquoi peut-on d'après le plan d'un quartier d'habitation, déterminer dans quelle décennie ce plan a été dressé ? Pourquoi sommes-nous pour ou contre une architecture, pour ou contre un système politique, pour le changement ? Pourquoi croyons-nous à un quelconque progrès ?

A de telles questions correspondent de nombreuses réponses rationnelles et fondées. Mais on connaît aussi d'autres motivations qui échappent, elles, à la raison : la curiosité, l'instinct du jeu et de l'expérimentation. Ces penchants semblent être profondément ancrés dans l'âme humaine et ne se laisseront probablement jamais diriger totalement par un sentiment moral des responsabilités. En effet, dans la phase de jeu et d'expérimentation dans laquelle l'homme invente et suscite des désirs et des idées, les conséquences de ses actes ne peuvent pas encore être connues. Elles n'apparaissent qu'après, chez les philosophes peut-être un siècle plus tard, pour les découvertes techniques peut-être le jour suivant déjà.

Je ne crois pas que le penchant à la curiosité et l'instinct du jeu de l'homme pourront jamais être totalement soumis au contrôle de la raison, sinon l'homme perdrait des dispositions élémentaires de sa nature.

Ainsi nous ne saurons jamais exactement pourquoi certaines choses naissent et d'autres pas. Pour cette raison, la réalité profonde de notre monde semble inaccessible à l'expérience directe, et ce d'autant plus que la science moderne a renoncé à la pensée analogique qu'elle ne tient pas pour valable. Voilà pourquoi nous ne pourrons que cerner de nombreux problèmes qui nous touchent sans jamais parvenir à les connaître dans leur essence.

Consolons-nous par l'exemple des sciences naturelles qui ont renoncé depuis longtemps à l'espoir qu'elles nourrissaient au XIXe siècle de parvenir sans retard aux connaissances ultimes ou par la théorie des sciences de la formation qui dit qu'un seul homme n'est plus à même de savoir ou de pouvoir qu'une toute petite partie de tout ce qui se sait ou se peut faire.

L'homme doit toutefois avoir des connaissances précises et des capacités éprouvées dans un certain domaine. Le choix est grand, les limites difficiles à tracer. A chacun de découvrir où se situent ses dispositions et ses aptitudes particulières ; qu'il se limite ensuite à ce terrain, tout en restant conscient de la place que ce terrain occupe dans le vaste champ de l'architecture. Ce sera alors son vrai métier : architecte-projeteur, architecte-chercheur, architecte-constructeur, architecte-planificateur, architecte-théoricien, architecte-programmeur. Il est de plus en plus probable que chacune de ces professions se transformera au moins une fois au cours d'une vie, parce que de nouvelles possibilités encore inconcevables aujourd'hui s'offriront. Ce changement sera rendu possible non seulement par la compréhension de rapports complexes et par des connais-

sances approfondies de certaines matières, mais aussi par la faculté d'aborder de nouvelles tâches inconnues.

A l'intérieur de sa spécialisation, l'architecte ne demeurera architecte que s'il est capable de conserver une vue d'ensemble de l'architecture et s'il est prêt à accomplir avec persévérance même les petits travaux minutieux qui s'insèrent dans ce «tout», tout en observant une distance intérieure suffisante par rapport à soi-même et par rapport à son travail pour que ses facultés critiques restent en éveil.

La « carotte » est donc également liée à l'information de l'architecte et au but qu'il fixe à son travail, à son rôle et à sa responsabilité. Depuis près d'un siècle, l'architecture a pris naissance entre les deux pôles apparemment opposés de l'esthétique et de la techno-économie. L'une des caractéristiques techno-économiques de la société industrielle est l'accroissement de la productivité, qui exige un « rapport étroit entre le temps et le capital ». Ce qu'on appelle le marché, qui régissait l'offre et la demande, ne fonctionne plus dans les branches hautement industrialisées ; l'industrialisation de la construction entraînera le marché du bâtiment dans la même voie dans la branche du bâtiment, du fait que le marché ne fonctionne plus, c'est l'entrepreneur général par exemple qui cherche à contrôler les prix en achetant les terrains, les matériaux et la main-d'œuvre. Il ne veut plus se soumettre aux conditions du marché, mais cherche à asservir le marché à ses propres fins. C'est pourquoi nous sommes de moins en moins bien informés sur le rapport entre qualité et prix, alors que nous en savons davantage sur les capacités et le prestige.

On promet ce que l'acheteur se promet à lui-même : on crée une image-type basée sur l'étude approfondie des besoins existants ; le conditionnement et l'enquête se complètent et s'influencent réciproquement.

Nous découvrons ici des conflits d'information qui se manifestent aussi dans d'autres domaines, comme ceux des « mass media » ou de la science, où l'information est dirigée parce qu'une sélection s'impose pour des raisons de place et de temps. De plus en plus de nouvelles sont traitées de moins en moins en profondeur parce qu'elles échappent à l'observation et à la vérification directes. Comme nous ne maîtrisons plus le flot d'informations, nous sommes tenus de le réduire et de le simplifier au lieu de le différencier. Nous sommes donc tous des manipulés, mais aussi des manipulateurs. Voilà pourquoi nous savons moins ce que nous devrions savoir du monde qui nous entoure et de la société que ce que nous voulons bien savoir.

Ce conflit est souvent négligé et il est nié par plus d'une conception de la tâche de l'architecture et de l'image de la profession d'architecte. L'architecture et l'environnement construit ne modifient pas la société, ni les individus, ils ne peuvent qu'encourager ou entraver leur évolution : la société ou l'individu ne sont pas des phénomènes que l'on puisse réglementer entièrement et l'architecte n'a pas la possibilité de saisir les rapports entre l'architecture et la société par des conclusions directes immédiatement applicables à son travail. Tous les espoirs de découvrir des mécanismes simples dont on attend la possibilité de transcrire en langage architectural les conditions régissant des phénomènes aussi mouvants que la société et l'individu se fondent sur la négation de la réalité humaine.

Conscience et responsabilité

La formation des architectes dans la plupart des écoles se fait encore par des moyens tenant peu compte de ce qui précède. Pour de nombreuses raisons, la tâche des écoles est extrêmement ardue : les changements qui se produisent sont difficiles à discerner et les moyens pédagogiques adaptés à ces changements sont encore à mettre au point afin que l'image de la profession et la conscience de la branche correspondent à la nouvelle réalité.

Je suis convaincu qu'en plus du savoir et de la compréhension de l'interdépendance des connaissances, nous avons besoin d'un nouvel état de conscience assujettissant tous les moyens de l'architecture à ses buts, qui visent l'homme et la société. En même temps, nous devons être pleinement conscients qu'on ne pourra jamais disposer de ce qui vit, tels l'individu et la société, comme d'un produit technique ; c'est pourquoi l'architecture restera toujours un domaine régi par ses lois propres.

En l'absence d'une telle conscience, c'est la responsabilité de l'architecte qui est remise en question. Cette responsabilité a été comprise jusqu'à présent surtout comme une responsabilité envers le commanditaire de l'ouvrage. Mais l'architecte ne projette pas seulement pour les besoins d'un client, il crée les éléments d'un environnement qui touche tout le monde.

On a reporté sur les architectes des responsabilités auxquelles ils ne peuvent plus faire face seuls. Il ne suffit pourtant pas de les soulager de certaines parties de ces responsabilités. C'est plutôt à eux, à leurs écoles et à leurs associations qu'incombe le devoir d'attirer l'attention du public, des milieux politiques, du secteur de la construction et des sciences sur le fait que l'environnement doit être conçu comme une entité dont l'architecture constitue toujours une partie essentielle.

La compréhension de l'environnement en tant qu'entité ne modifiera certes pas cet environnement de façon directe ; elle n'influencera pas non plus directement les moyens et les produits qui modifient l'environnement et en créent un artificiel. Mais cette compréhension peut toutefois modifier la conscience, la responsabilité et les possibilités de la politique, de la culture et de la production, parce qu'elle fait apparaître l'action de certains rapports et fait comprendre de manière plus précise des rapports dans lesquels la technique et l'économie ne jouissent pas d'une omnipotence absolue. Pour cela, il faut qu'une science de l'environnement développe une conscience et des méthodes de nature à permettre de considérer le monde technique, biologique et spirituel, psychophysiologique, social, économique et politique *comme une entité*.

Je ne crois pas qu'une intelligence pénétrante ou un sens moral suffisent pour parvenir à une telle compréhension de l'environnement. Même la certitude que ces problèmes sont d'une brûlante actualité ne suffira pas. Il faudra encore l'instinct du jeu et la curiosité des grands explorateurs et la fascination exercée par les zones encore vierges sur la carte des connaissances de l'homme.

Adresse de l'auteur :
F. Fueg
Département d'architecture de l'Ecole polytechnique fédérale
33, av. de Cour, 1007 Lausanne